

Brèves littéraires

Brèves

Pamphile l'indécis

Richard Grenier

Numéro 77, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grenier, R. (2008). Pamphile l'indécis. *Brèves littéraires*, (77), 93–96.

RICHARD GRENIER

PAMPHILE L'INDÉCIS

Quand je dis indécis, je pense vraiment indécis, du genre à prendre un quart d'heure pour choisir la confiture qu'il étendra sur ses rôties le matin. Aucune femme n'aurait enduré un irrésolu pareil et Dieu sait à quel point il aurait eut besoin de quelqu'un à ses côtés pour le pousser un peu, le conseiller et prendre les décisions. À l'évidence, il n'a guère trouvé d'amis non plus ni même un emploi stable.

Tout de même, avec les années, il s'est un peu amélioré. Amélioré oui, mais pas au point de s'installer devant la télévision après avoir soigneusement choisi son programme et de le regarder jusqu'à la fin. Il ne peut s'empêcher de se dire : si c'était meilleur à un autre canal ? Alors il va voir, et comme il est abonné au câble et aussi aux suppléments, il a le choix entre une bonne centaine de postes. Immanquablement, il finit par aller se coucher sans avoir réussi à voir une seule émission au grand complet.

Les tâches quotidiennes, anodines pour tout le monde, sont souvent vécues comme des épreuves insurmontables pour Pamphile. Faire le marché, par exemple. Le choix du panier est aisé : le premier, toujours. Mais après ce geste enfantin, finie la simplicité !

Veux-il acheter des chips ? Rendu dans l'allée, il est confronté à quatre étages de douze pieds de long de ce seul produit. Ce n'est pas simple. D'abord, il doit se demander quel format de sac il va prendre. Il vit seul, il devrait logiquement opter pour le petit, mais le gros est plus économique, c'est marqué dessus. Comme il fait attention de ne pas trop dépenser, il choisit le gros. Ayant réglé la question du format, il s'attaque au cholestérol. Il y a des marques qui écrivent « sans cholestérol » sur leurs sacs. Est-ce à dire qu'il y en a dans les autres ?

Encore une de ces questions sans réponse ! Même chose lorsqu'il se jette sur les petits caractères, à l'endos. Il préfère acheter « Québec », alors il voudrait bien savoir d'où viennent les patates. Mais quand l'information est introuvable, il fait quoi, lui ?

Ces difficultés ne sont rien comparées au choix autrement redoutable de la saveur. Il en a des palpitations. A-t-il un penchant pour les chips « barbecue » ou « ketchup » ou « crème sûre » ou plutôt « sel de mer » ou encore « sel et vinaigre » ? Optera-t-il pour les nouvelles « simili bacon » ou alors se veut-il simple, ce jour-là, jusqu'à les préférer « nature » ? « Nature coupe ondulée » ou « nature coupe régulière » ? Il compare le prix des chips ondulées avec celui des régulières, imagine la sensation que procure chaque style au toucher et dans la bouche. Il transpire, s'énerve et s'enfuit dans la rangée suivante sans avoir réussi à se décider. Il se retrouve heureusement devant les boîtes de petits pois. Ici, il respire, car il achète toujours la marque maison.

Mais le repos est de courte durée. Le voilà devant les fromages. Il y en a trente-deux sortes. Après s'être morfondu devant l'étalage pendant trois quarts d'heure, avoir fait le tour de l'îlot dix fois, comparé les mérites de chacun, évalué la teneur en gras et tenté de se faire une idée précise du rapport qualité prix, il est aussi perdu que devant les chips et il passe là aussi sans se décider.

La suite est du même acabit : pain, céréales, poisson, saucisse, café, bière, tout ce qu'il faut d'ordinaire, quoi !

Quand il a de la chance, il parvient à la caisse sans avoir eu à répondre à un questionnaire sur la satisfaction des consommateurs. Un enfer ! Il lui faut décider s'il est tout à fait satisfait, passablement satisfait, moyennement satisfait, ou très satisfait ou au contraire, s'il est très très insatisfait, moyennement ou juste un peu insatisfait du service.

Bref, c'est en sueur et épuisé qu'il sort du magasin. Et c'est comme cela chaque fois. Quelle vie !

Parlant de vie, dans sa cinquantaine, lors d'une hospitalisation, le docteur Lebeau devait savoir s'il fallait tenter - oui ou non -, une manœuvre de réanimation, advenant son décès subit. Avoir à décider d'une chose pareille ! Pamphile a observé longtemps le plancher, puis ses doigts et encore le plancher un long moment sans rien dire, sa figure livide privée de toute expression, comme quelqu'un de très fatigué. Il a marmonné quelque chose pour lui-même. Ensuite, il a regardé son médecin avec des yeux très grands où pouvaient se lire au moins cinq sentiments différents où le désarroi dominait.

Il a répondu qu'on ne pouvait pas lui demander une chose pareille. Il a supplié le docteur Lebeau de retirer la question et de s'en aller. Le médecin a repris ses explications en ajoutant que les autres patients répondaient sans faire d'histoires et, qu'une fois mort, il serait trop tard pour changer d'idée. Ceci a semblé lui plaire et il s'est enfin décidé à répondre. Au terme d'un discours dans lequel se remarquaient tous les tons du oui et toutes les nuances du non, il a prononcé un ferme « peut-être ».

Pamphile est âgé de soixante-trois ans maintenant. Il fait sa marche tous les jours. Il suit toujours le même itinéraire qui le mène de chez lui à l'école du quartier avant de revenir sur ses pas. Il n'hésite même pas à traverser l'intersection au feu vert, pas plus qu'il n'hésite à attendre au feu rouge que le feu vert revienne. Il a bien un petit tourment au feu jaune. Jaune ce n'est pas vert, mais ce n'est pas rouge non plus. Devrait-il traverser à la suite de ceux qui le font ? Il tergiverse, balance, oscille, pondère et pèse le pour et le contre. Mais ici, ce n'est pas très compliqué, il traînera jusqu'au feu rouge et il attendra le feu vert, puis, il traversera. Avec le temps, il est heureusement arrivé, pour certaines petites difficultés, à des solutions acceptables.

On ne le croirait pas si attaché aux enfants, lui qui n'en a jamais eu. Les enfants, il les adore. Il ne leur parle pas - qu'est-ce qu'il pourrait bien leur dire ? - mais il les observe sur les trottoirs et dans la cour de l'école. Il s'attendrit devant leur naïveté, leur innocence et surtout l'insouciance qu'ils ont et qu'il n'a jamais eue, lui. C'est l'amour qu'il a pour eux qui a déclenché son acte héroïque, sans doute le seul de toute sa vie. Un jour, il a vu un enfant et une voiture qui allait le heurter. En trois enjambées, il a attrapé le jeune et a roulé avec lui hors de portée des roues.

Au jour de l'An suivant, tout le pays a pu voir à la télévision monsieur Pamphile dans le salon d'honneur de Rideau Hall, recevant des mains de la Gouverneure générale du Canada la médaille d'héroïsme. Dans son discours, elle loua le courage du héros et le proposa en exemple à tous les Canadiens et toutes les Canadiennes. Elle s'attarda longuement sur l'esprit de décision que possédait très certainement à un haut degré ce citoyen exemplaire qui n'avait pas hésité un seul instant à risquer sa vie pour sauver celle d'un enfant.

Durant son voyage de retour, les pensées de Pamphile s'étaient concentrées sur une seule question : devrait-il - oui ou non - porter à son cou sa médaille de bravoure et d'esprit de décision ou la laisser dans sa poche ?